

11-12



# ASSYRIE

## COSTUMES ET ARMES. — POMPES ET CHASSES ROYALES.

L'haltère.			Le sac.		
1		4	5	6	7 8
2					
3			9		10

Les sujets traités par les sculptures assyriennes ne comportent pas la représentation des diverses classes de la société. Les Égyptiens ont montré dans leurs reliefs et dans leurs peintures toutes leurs castes; chaque classe, entourée de ses attributs, s'y présente dans l'activité de sa vie habituelle. Ces renseignements précis font défaut pour la vieille Assyrie. Des scènes de guerre, de chasse, de religion, dont la principale figure est toujours celle du roi, voilà l'ordinaire.

Les monuments d'où sont tirés les sujets représentés, attestent que les Perses, après avoir soumis les Mèdes, qui avaient déjà absorbé les Assyriens, s'approprièrent les usages médiques. Hérodote, comme Strabon, les montre habillés des mêmes tuniques, laissant croître leurs cheveux parfumés, coiffés de mîtres, portant chacun un anneau et un bâton travaillé artistement, terminé à son sommet par quelque insigne, une pomme, une rose, un lis, un aigle, etc....

La tiare droite entourée d'un diadème, appelée *kyrbasie*, était chez les Perses l'insigne de la souveraineté. Seuls, selon Plutarque, les rois de Perse portaient la tiare droite; les généraux, suivant Suidas, la portaient inclinée. La tiare royale était un cône tronqué au sommet et surmonté d'une pointe rigide, droite. Dans le bonnet conique ordinaire des Perses, qui était d'étoffe de laine probablement, la pointe s'inclinait en avant ou en arrière.

La robe médo-persique, allant jusqu'aux pieds, est la *candys*, *χάνδης*. Cyrus l'avait empruntée aux Mèdes. Elle était en lin ou en coton (*byssus*). La stole royale était teinte de pourpre, bordée d'or, garnie de pierres précieuses. Élien compare les plumes de paon à l'habillement chamarré des Mèdes et des Perses. Le roi,

ses cousins, ses principaux officiers, ses eunuques, remplissant les fonctions de chambellans, de conseillers et d'aides de camp, avaient seuls le droit de porter la *candys*. Celle du roi était teinte de pourpre marine, celle des autres de rouge commun, végétal; le bas en était frangé ou plus justement orné de glands dont la rangée avait la figure d'une frange. Les rois donnaient la *candys* en présent. Par-dessus la longue robe on mettait une tunique plus courte, en laine, et sur celle-ci une chemisette : c'est l'habillement que portaient les Perses à l'époque où Hérodote visita Babylone.

Le surtout à franges que l'on voit ici, nos 2 et 3, recouvrant la stole, est selon toute apparence la *caunace* dont parle Aristophane; on l'appelait aussi la *persane*. La ceinture était une partie indispensable de ce costume. Le roi portait une ceinture d'or.

Les Grecs donnaient le nom de *persique* à la sandale à quartier dont la plupart de nos figures sont chaussées; ils lui reprochaient son aspect mesquin, sa *misérable apparence*, contrastant avec la richesse du reste du costume. Hérodote ni Xénophon ne parlent des pendants d'oreilles que l'on voit à presque tous nos personnages, et dont plusieurs se composent de grosses perles; c'est une mode regardée comme d'origine indienne. Quant aux colliers et bracelets, c'étaient des ornements des plus estimés chez les Perses, servant de marques distinctives aux personnes les plus honorables; ils faisaient aussi partie des présents royaux.

Les Assyriens ont les *cheveux étagés* dont parle Xénophon, et le nom de *chevelus* qu'Hérodote donne aux Perses, leur convient parfaitement. (Voir à ce sujet la planche assyrienne, ayant pour signe le Berceau.) La taille haute, bien faite de ces personnages, leur chevelure épaisse, leur barbe fournie, leur tête plus souvent ronde qu'ovale, une expression générale de bonhomie et de mâle vigueur, tout caractérise le type perso-germanique de la race caucasienne.

N° 1.

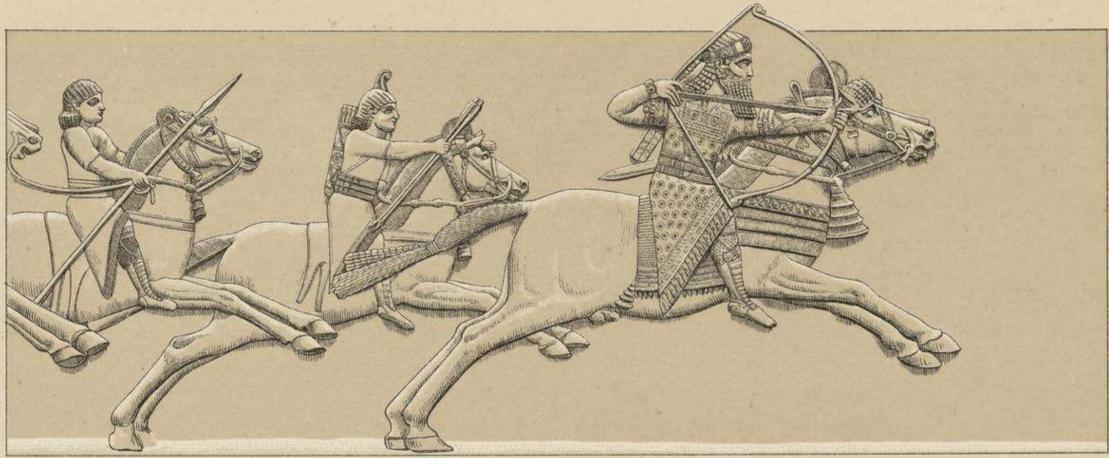
Chasse à courre. — Le souverain est suivi de deux pages dont l'un tient à sa portée les flèches empennées; l'autre la lance, en menant un cheval de remonte. Tous trois portent la bottine lacée. Le roi a le diadème en bandeau orfévré d'où pendent les longues bandelettes; son costume ne diffère de celui de ses suivants que par la richesse; tous trois ont la double ceinture, une en courroie étroite sur une large *zona*.

La bride des chevaux est en deux parties : celle qui tient au mors énergique est double et fine; elle aboutit à une corde épaisse et ronde, offrant des arrêts pour la main comme une corde à nœuds. Le cheval royal a un anneau de queue auquel est attaché en prolongement un long gland effiloché. Il n'y a pas de selle; un tapis riche, épais, en tient lieu pour le roi; ses pages sont sur des peaux d'animaux. On chasse des fauves de petite taille.

Nos 9 et 10.

Chariots, sur lesquels le souverain se livre à une chasse plus dangereuse de lions et de tigres. Le n° 10, à roues beaucoup plus fortes, res-

semble cependant au char de guerre égyptien; il est aménagé de la même façon, les carquois y sont appendus au dehors et il ne contient que le combattant et le cocher. Mais outre qu'il est fermé à l'arrière par le bouclier garni à l'avant d'une rangée en dents de scie, ce char assyrien est d'une construction plus épaisse et plus résistante; son plancher est entièrement porté en avant de l'essieu. Le timon carré et fort ne paraît pas non plus porter le joug comme chez les Grecs; le soutien de ce joug semble partir du haut de la caisse du véhicule et être houssé au-dessus des chevaux. Le roi, paré d'un simple diadème, est vêtu de la *caunace* en justaucorps entourée d'une large ceinture; dans sa seconde et étroite ceinture sont passés les couteaux de chasse; il a l'épée au côté, et sa lance est debout derrière lui; on lui voit des bracelets métalliques aux arrière-bras nus et aux poignets, et il paraît pourvu du gantelet de tir. Pour plus de rapidité, tout en lançant une flèche, il en tient en main une seconde. Les carquois sont plats; chacun d'eux contient une petite hache d'un seul tranchant, de forme très primitive, dont la monture n'est pas éloignée de celle des haches de pierre. Le harnois des chevaux, très beau, comporte un fort anneau latéral où passe la rêne, ce qui en assure le jeu en la maintenant en place. Cet anneau est soutenu par un collier de poitrail largement ouvert



ASSYRIEN

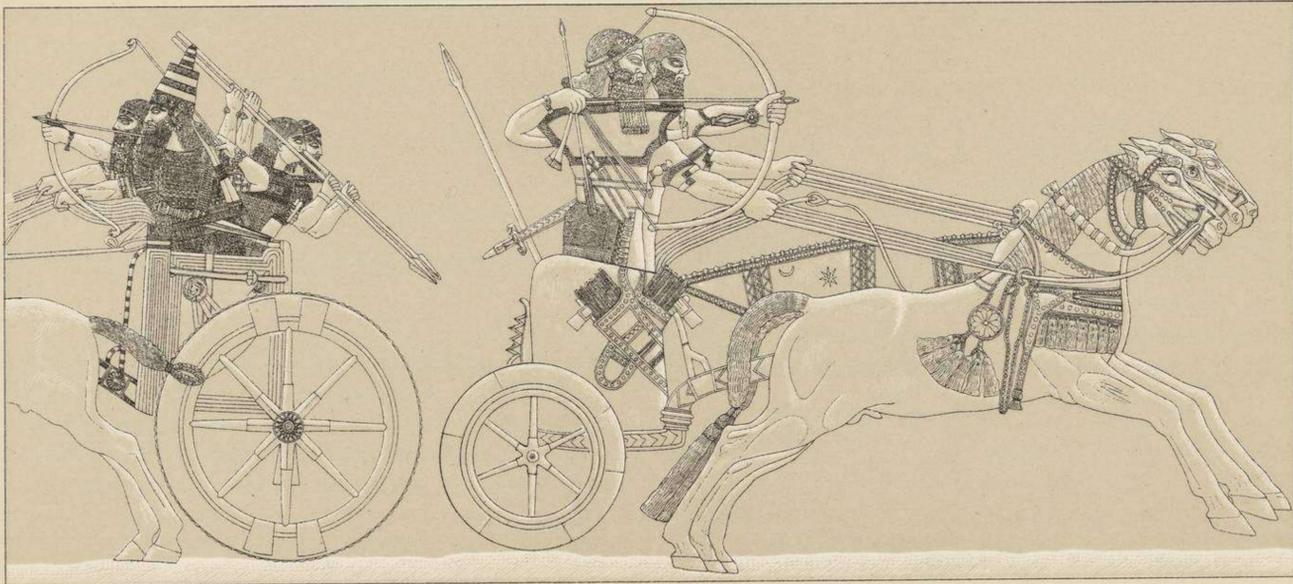
ASSYRIAN

ASSYRISCH



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Goutzewiller del.



ASSYRIEN

ASSYRIAN

ASSYRISCH



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Gaillard del.

sur le garrot. Le mouvement de la queue de l'animal montre, ce qui est dit plus haut, que c'est un appendice en forme de gland qui la prolonge.

Le n° 9 représente un chariot d'une construction encore plus massive que le précédent; il est d'ailleurs de plus grande dimension et contient quatre personnes. La caisse a son cadre renforcé, elle est close à l'arrière par un tablier de hauteur qui fait de ce chariot une tour carrée dans laquelle on combat de tous les côtés. Ce tablier de clôture est même prolongé assez bas, de façon à empêcher que l'un des animaux puissants que l'on chasse ne se puisse introduire entre les roues, ce qui exposerait le char à être soulevé et renversé. La roue, de grand diamètre, est des plus fortes, le bois de son cercle épais est lié par des plaques métalliques; elle a huit jantes fourrées de métal du côté de l'essieu. Cette roue est assujettie par des clous sur son cercle roulant, et tout annonce que l'essieu de ce char n'est pas tournant. Le plancher est en avant comme l'autre. L'attelage n'est que de deux chevaux, dont la queue se termine en une natte faisant retour dans l'anneau en formant une boucle. Le carquois, contenant de longues flèches, n'est point appendu au char. Ce carquois est debout, et maintenu solidement en place par une courroie bouclée, horizontale, faisant retour sur la paroi de la caisse.

Le souverain porte la tiare divisée en zones, comme en parle Hérodote. Son vêtement, de caractère défensif, paraît plutôt un justaucorps piqué qu'une cuirasse. Son long poignard, ou courte épée, soutenu par un baudrier, est passé dans sa ceinture, pour ne pas entraver les mouvements. Les bracelets d'arrière-bras sont des serpents, ceux de poignet des anneaux, riches pour le roi et simples pour les autres. On voit dans le monument complet que les deux combattants de l'arrière repoussent de leurs piques un lion dont le front est profondément pénétré d'une flèche, et qui se retourne contre le char en désespéré. Le cocher rend la main à ses chevaux qui passent sur un lion mort; en arrière, un tigre, criblé de flèches, se tord dans les dernières convulsions de l'agonie.

Les palais environnés de *paradisi* à l'usage des souverains perses qui en possédaient dans toutes les provinces de leur empire, étaient de type assyrien. Le *paradisi* était un parc rempli de bêtes sauvages où le roi prenait le plaisir de la chasse. Xénophon vit un de ces châteaux dans le parc duquel Cyrus le jeune chassait à cheval.

#### N° 2.

Char attelé en *triga*, en tout semblable à notre n° 10. Le cocher s'y trouve seul; les chevaux menés à la main ont la tête surmontée d'un empanachement en éventail, qui semble la parure d'un léger joug de tête. Le roi, à pied, coiffé de la tiare droite et du diadème, tient d'une main un arc coudé, et de l'autre des flèches; les deux *skeptuques*, *σκηπτούχοι*, porte-sceptre eunuques, qui le suivent et que les sculpteurs ninivites ont toujours soin de rendre reconnaissables, non seulement par l'absence de la barbe, mais en leur donnant des traits arrondis, un visage efféminé, portent les carquois et, en outre, l'un le sceptre ou le bâton court du roi, l'autre le parasol, procurant l'ombre *faite mécaniquement*, comme en parle Xénophon. Cet emblème du pouvoir se rattachait encore chez les Perses à leur culte du soleil. Il est vraisemblable qu'il en avait été de même chez les Assyriens; on pense que les rosaces, les disques rayonnants qui brillaient à leur diadème, étaient une image du soleil, et qu'elles étaient pour eux comme une armoirie personnelle. Le roi, chez les Assyriens, était honoré à l'égal d'une divinité; l'adoration était exigée de tous ceux qui étaient admis à son audience; on le saluait dans l'attitude de la posternation, à genoux, les mains jointes par devant; les suppliants avaient les mains jointes derrière le dos. On voit ici le salut ordinaire. Au second

plan de cette scène, figure un soldat coiffé du *pileus*, portant sur son dos le bouclier avec sa défense en dents de scie; il est armé de la pique et du carquois; sa tunique est courte, et ses pieds sans chaussures.

#### N° 3.

Le roi, suivi de trois eunuques, l'un portant le parasol, les autres les carquois et le petit bâton, s'appuie d'une main sur son arc, de l'autre élève une coupe; il semble offrir en holocauste le taureau affaissé à ses pieds. « On offrait en sacrifice des taureaux à Jupiter et à diverses divinités, les chevaux au soleil, etc. » dit Xénophon; c'étaient les mages qui faisaient la désignation du dieu, et c'est probablement selon ce choix que la libation va être faite; un eunuque agite un émouchet pour éloigner de la coupe les insectes qui pourraient troubler le liquide, et de son autre main il tient la corde de l'entrave du taureau. On peut toutefois se demander si c'est là une offrande pour le sacrifice et si c'est un mage qui joue là le principal personnage devant le roi. Cette scène évoque aussi le souvenir d'un passage de Xénophon parlant des Perses qui avaient tant emprunté aux Assyriens. « Il ordonna, dit-il en parlant de Cyrus, une course de chars, après laquelle il distribua des bœufs et des coupes aux vainqueurs. La personne qui suit le principal personnage se tenant devant le roi, et qui, les mains l'une dans l'autre, a la même attitude, pourrait bien être une femme. Cette personne n'a aucune arme et est coiffée d'une espèce de calotte, ou plutôt d'un morceau d'étoffe lié autour de la tête, que Strabon désigne un « *morceau de toile lié autour de la tête*, » qui ressemble de fort près à un léger turban. Deux musiciens, qui font résonner leurs psaltériens avec le plectre, complètent cette scène.

#### Nos 4 et 5.

Ces figures d'hommes paraissent appartenir à des étrangers, venant offrir des présents. Leurs bottes relevées aux orteils ressemblent à celles qui sont encore en usage en Turquie et en Perse. Le bonnet du premier est probablement en feutre, mais il peut être aussi en lin, quoique conique; les vêtements ne sont point semblables à ceux des Assyriens, et la frange n'y est point formée de glands. Les traces de couleur noire, qu'on a trouvées sur la face de celui qui conduit les singes, si elles ne sont pas un accident causé par l'eau de pluie entraînant la teinture des cheveux, font penser que cet homme est un nègre, venant d'une contrée lointaine acquitter un tribut.

#### N° 6.

Roi portant la tiare et le diadème. Le pectoral en forme de croix byzantine, porté par ce souverain, est inexplicable. Le bâton court, orné de la pomme, offre une telle ressemblance avec la masse d'armes du moyen âge qu'il est difficile de n'en pas faire le rapprochement. Ici on voit un gland au bout opposé à la boule; mais dans l'exemple suivant, n° 6, c'est un cordon en dragonne qui termine cet instrument. Ce cordon, propre à assurer l'arme dans la main, comme aussi à l'accrocher à l'arçon de la selle, a tout le caractère de la masse d'armes du moyen âge, qui était venue d'Orient, apportée par les croisés.

#### Nos 7 et 8.

Eunuque portant les armes du roi et son bâton court, dont le sommet est un disque rayonnant. La figure ailée qui l'accompagne est une divinité

que l'on rencontre fréquemment dans les sculptures assyriennes. Ce Dieu tient d'une main un petit panier carré à anse, de l'autre une pomme de pin, que M. Layard dit être des bourgeons, symbole du réveil de la nature. Le bonnet est un *pileus* rond; les cornes qui y

sont adjointes sont probablement des attributs dont le sens n'est pas connu.

Ces monuments sont de sept à neuf siècles antérieurs au christianisme.

*Documents photographiques, d'après les sculptures du palais de Nimroud qui se trouvent au British Museum.*

*Voir pour le texte : P. E. Botta, Monuments de Ninive; A. H. Layard, the Monuments of Niniveh; V. Place, Ninive et l'Assyrie; E. Flandin, Voyage archéologique à Ninive, Revue des Deux-Mondes, 1845; Vivien de Saint-Martin, Tour du monde, 1863; H. Hæfer, Chaldée (Univers pittoresque), et le Catalogue du British Museum.*

